

Kaléidoscope

JOURNAL DE LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE FINISTÈRE

EDITO

N° 26 - Juin 2007

Un membre du comité de rédaction, nous suggérait de faire marche arrière sur notre revue « kaléidoscope »: Quelle surprise en retrouvant déjà si loin, le premier numéro « avril 1998 »!

C'est vous dire le chemin parcouru depuis lors !

Cette revue a vu le jour grâce aux échanges, aux idées, à la convivialité partagée et grâce aussi et surtout à un chef d'orchestre qui faisait qu'il n'y ait pas de « fausses notes ».

Pour lui une page va se tourner, -vous me suivez ?-, ce sera sa dernière édition.

Un autre « régisseur » va lui succéder. Pour lui aussi ce sera sûrement le plaisir d'échanger, d'écrire, pour faire en sorte que ce modeste kaléidoscope, perdue, poursuive son chemin.

Sur ces propos « éditoriaux », je vous laisse le soin de réfléchir: n'est-ce pas là aussi l'occasion pour vous, de vous dire « oui, moi aussi, je suis prêt à me joindre à cette équipe et apporter ma contribution ! ».

Alors « En Avant Toute » pour de prochains numéros !

Elisabeth PRONOST

Direction Générale

SOMMAIRE

Edito	
Le sens de la vie associative.....	2
Le sens de l'engagement.....	3
Le sens de l'histoire.....	4
Le sens d'un monde de rêves.....	6
Le sens de la quantité.....	9
Le sens d'un engagement professionnel ..	11
Le sens d'Amélie.....	14
Le sens de l'imposture.....	15
Portraits sensibles - Talents cachés.....	17



Affirmer la place des usagers dans notre vie associative...

A notre dernier Conseil d'Administration du 10 avril, lors de la rencontre avec les professionnels du REPIS de QUIMPER, le Directeur avait invité deux jeunes en visite au Service à participer à nos travaux. Nous avons tous été impressionnés par la justesse de leur propos durant l'échange sur le rapport d'activité des deux Services de QUIMPER et CARHAIX.

Cette participation m'a conduit sur une réflexion que je voudrais partager...

- Comment mettre en place des formes adaptées d'expressions individuelles et collectives et de participation des usagers au sein de notre association (en plus des conseils de vie sociale) afin de permettre à ces personnes de s'exprimer directement, et d'exercer pleinement leur citoyenneté.
- Comment valoriser les potentialités de chacun dans notre association...
- Quelle place faire à l'intervention active des usagers...
- Quelles modalités spécifiques devons-nous mettre en place pour « associer » ces personnes à la vie associative...
- Souhaitons-nous introduire des usagers ou des représentants d'usagers dans nos statuts...
- L'ouverture dans cette direction représente-t-elle des risques pour l'association...

J'ai pleinement conscience que cet exercice n'est pas à la portée de tous et qu'il ne faut surtout mettre plus encore certains usagers en difficulté... mais le droit à la citoyenneté ne passe-t-il pas par les droits d'expression, de participation et de représentation ?

P. COCQUEBERT
Président

LE SENS DE L'ENGAGEMENT

Interview d'André ESTRADE, nouvel administrateur

Pouvez-vous vous présenter : qui êtes-vous ?

Agé de 63 ans, marié à Danielle, 2 enfants et 2 petits-enfants, je suis né à QUIMPER, j'y habite et vis dans la ferme de mes grands-parents.

Cette attache paysanne m'a donné le sens du travail et des valeurs qui s'y rattachent.

Ma carrière s'est déroulée dans l'agro-alimentaire et plus particulièrement à l'international.

Ma mission était de développer les échanges commerciaux de la Bretagne vers l'Europe, le Moyen-Orient puis l'Asie.

J'ai toujours mené une vie active et aujourd'hui, jeune retraité, j'ai tout naturellement souhaité poursuivre une action qui me semble utile et ainsi donner un peu de mon temps aux autres.

Comment êtes-vous entré en relation avec la Sauvegarde ?

C'est Jean HERNOT, lui-même administrateur à la Sauvegarde qui connaissant mon désir d'entrer dans le monde associatif m'a parlé de la Sauvegarde et de son action.

J'ai tout de suite été séduit par les objectifs, les buts de l'association.

Qu'est-ce qui a motivé mon engagement ?

Nous vivons dans un monde qui n'est pas toujours facile !

Les familles éclatées, le chômage et bien d'autres difficultés font que ce sont souvent les enfants qui en payent le prix !

J'ai souhaité m'engager dans une action qui à mes yeux, soit utile aux enfants fragilisés par ces situations et aux jeunes adultes en difficultés.

Il me semble et j'espère que mes compétences professionnelles peuvent s'accorder avec les exigences d'un poste d'administrateur au sein de la Sauvegarde.

Mes convictions ?

Tous les enfants ont droit au respect, à la considération, à l'éducation...

Les parents, la famille, agissent dans la plupart des cas et heureusement dans ce sens.

C'est-à-dire qu'ils assurent la stabilité, la sécurité, la moralité et l'éducation.

En cas de défaillance des parents, la société a le devoir d'intervenir pour le bien-être de l'enfant.

D'abord en n'ignorant pas les parents mais en les secondant.

Puis en mettant en place des structures d'accueil telles que la Sauvegarde a su le faire.

Structures qui peuvent permettre à un enfant, à un jeune adulte fragilisé de trouver sa place dans la société.

Perspectives d'évolution de la Sauvegarde

Je suis adhérent depuis trop peu de temps pour pouvoir porter un jugement et apporter un éclairage nouveau.

Toutefois je constate la complexité de l'association et le mérite de ses dirigeants.

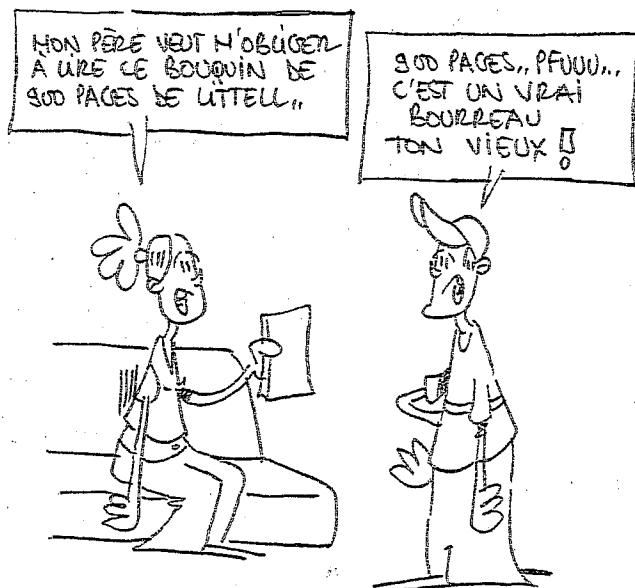
J'espère simplement être utile à la Sauvegarde et à ses usagers.

A propos du livre « Les bienveillantes de J. Littell »

Edition Gallimard - Prix Goncourt 2006

Jonathan Littell est un écrivain américain de 39 ans qui, pour avoir en partie grandi dans notre pays, a la particularité d'être francophone. Son intérêt pour la langue et notre littérature, lui fera préférer le français à sa langue natale pour rédiger sa première œuvre littéraire « Les bienveillantes ».

Cet ouvrage publié en 2006 a été accueilli avec entrain et curiosité par le public, puisqu'à la mi-novembre de cette même année, ce livre de plus de 900 pages avait déjà été vendu à plus de 250 000 exemplaires.



Quel thème peut rassembler autant de lecteurs autour d'un ouvrage aux dimensions pourtant quasi encyclopédiques ?

S'agit-il au fil des pages de découvrir, sur le ton de la confiance des indiscretions sur nos politiques ou nos champions ?

Ou bien alors, pourra-t-on y suivre les pérégrinations de héros positifs et attachants provoquant presque mécaniquement l'empathie du lecteur ?

Non, puisqu'au cours de ce voyage littéraire au long cours, le lecteur suivra l'itinéraire de Maximilien Aue, personnage fictif, éminemment lettré et cultivé, qui présente la particularité d'appartenir à « l'ordre noir » : la SS.

Cette organisation honnie, créée en Allemagne en 1925, par Adolf Hitler lui-même constituait à l'origine la garde prétorienne du dirigeant Nazi, mais l'hydre malfaisante n'a eu de cesse de se développer jusqu'à la chute de Berlin.

Ainsi, la SS va assurer progressivement d'autres tâches : sécurité intérieure, police politique avec la tristement célèbre « Gestapo ».

La Waffen SS a elle, constitué la branche armée de l'organisation.

Mais avant tout, la SS a été le maître d'œuvre et l'exécutante du programme génocidaire nazi. Ce sont ces hommes (car ce sont bien des hommes...) aux uniformes noirs que l'on retrouvait dans les camps d'extermination ou les « Einsatzgruppen », ces groupes mobiles d'extermination qui pour accomplir leur sinistre besogne suivaient leur armée régulière « la wermacht », lorsqu'elle était en campagne.

En 1941, à lui seul, le « Einsatzgruppen C » avait massacré 249 420 juifs.

Ce comptage nous renseigne à deux niveaux. Tout d'abord, ce chiffre permet d'appréhender l'ampleur monstrueuse des massacres perpétrés. Puis il donne accès à un autre aspect tout aussi effrayant : l'horreur comptable, administrative, l'horreur rationalisée qui témoigne qu'une société humaine du XXe siècle a su mettre en place des moyens bureaucratiques et techniques afin d'éliminer plus de 6 millions de civils.

De 1941 à 1945, c'est à ce niveau essentiellement organisationnel, qu'a travaillé l'officier SS imaginé par l'auteur.

Ainsi, au gré des chapitres, Jonathan Littell nous confronte à l'intenable, à l'insupportable, en URSS tout d'abord, puis à Auschwitz ou Treblinka.

A l'inverse du journaliste Lançon qui parlant de l'ouvrage disait : « pour 25 €, le buffet aux horreurs est ouvert et comme au Club Med, il est illimité », j'ai trouvé du sens à cette plongée littéraire en enfer.

Le livre donne, grâce à une documentation sans faille, une vision précise presque objective du, ou je devrais dire, des génocides perpétrés par l'Allemagne nazie.

Intrinsèquement l'ouvrage nous amène donc des éléments de compréhension historique pertinents et nécessaires.

Ne dit-on pas « *Tout homme ayant oublié son histoire est...* ».

Certes, mais la richesse majeure du livre, n'est pas celle d'avoir la rigueur de traitement d'un précis d'Histoire.

L'auteur a choisi de considérer les événements à travers le prisme, le regard du bourreau, comme l'avait d'ailleurs fait Robert Merle en 1953 lorsqu'il écrivit « *La mort est mon métier* », mémoires imaginaires de Rudolf Hoss, commandant du camp d'Auschwitz.

Afin d'aller vers la réalisation de ces objectifs d'exterminations, l'Etat Allemand a su diluer les responsabilités de chacun (bureaucrate, cheminot, gardien...) de sorte que, chaque membre de la chaîne puisse consciemment ou pas se décharger moralement, voire légalement, sur la personne qui le précède ou le suit dans le process d'extermination.

Il est intéressant de constater que ce fût l'axe de défense privilégié, des simples exécutants comme des plus hauts dignitaires nazis, lors des procès d'après guerre.

Alors, aurions-nous en nous, cette capacité, cette propension à nous fondre dans une telle entreprise de destruction ?

Les SS ne sont pas nés SS. Ils ont été auparavant d'honnêtes ouvriers, ou artisans, la plupart, père ou mère de famille.

Mais non bien sûr, nous n'avons rien en commun avec ces hommes et femmes humiliés par la défaite de 1918 et l'intolérable « Diktat » de Versailles. Non vraiment, c'est une autre époque...

Mais pourtant, en Bosnie, au Rwanda ce sont encore des personnes tout à fait ordinaires qui se sont transformées en bouchers, en bourreaux.

Je n'ai pu m'empêcher de faire le lien avec l'expérience de Milgram ou un homme vêtu d'une blouse blanche, demande à un quidam d'appuyer sur un bouton pour entraîner des souffrances à un autre.

Nous connaissons tous les résultats, dans la majorité des cas, les sujets testés ont obéi à la pseudo-autorité et ont... tourné le bouton...

Sommes-nous tous des bourreaux potentiels ? C'est à mon sens la question essentielle que pose cette œuvre, remarquable tant par la puissance narrative dégagée par l'auteur que par le questionnement qu'elle suscite.

Patrice QUENTREC
SOAE

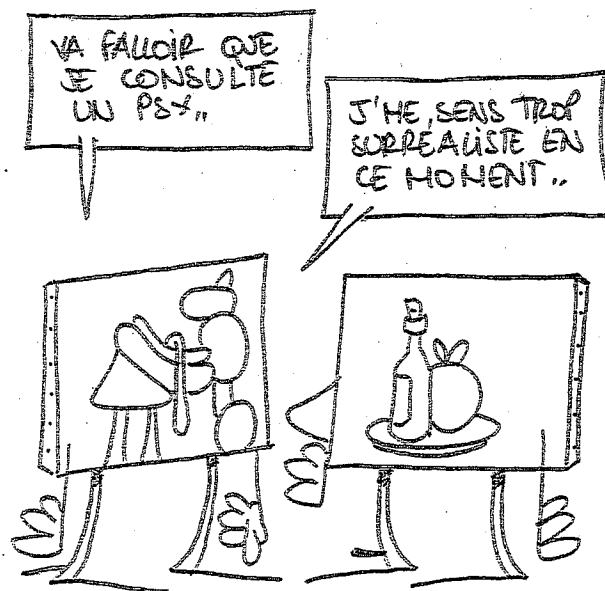
LE SENS D'UN MONDE DE REVES

L'intention du livre est de dissenter sur la peinture en se mettant à l'épreuve de celle d'un peintre en particulier, le surréaliste, breton d'origine, Yves Tanguy. C'est un essai à la fois psychanalytique et culturel sur l'art. D'où la présence de deux préfaciers issus de ces domaines respectifs.

Le sujet abordé est délicat et l'idée même d'une lecture psychanalytique d'une œuvre d'art peut être soumise à discussion. Freud s'en explique par exemple quand il dit que l'équivocité de l'image « rend une compréhension plus difficile encore qu'un mot à double sens ». Mais à l'inverse, une voie est ouverte vers la possibilité d'une « écoute visuelle » quand il explique que « le travail du rêve est prêt à abandonner les représentations verbales pour en faire une réalisation plastique ».

Dès lors, il est possible d'apercevoir, dans la peinture d'Yves Tanguy, la présence invariante de deux signifiants picturaux majeurs : l'indétermination et la spatialisation du temps. De plus, un fantasme semble repérable. Il traverse toute l'œuvre du peintre qui formula : « J'ai inventé une seule chose à moi tout seul : j'ai supprimé la ligne qui sépare l'eau du ciel ».

La méthode de cet essai ne consiste pas à chercher une signification dans les seuls éléments de la biographie, mais elle tente d'approcher ce qui travaille l'œuvre avec ses éléments propres et ses fragments historiques. Autrement dit, il s'agit de faire apparaître les ressorts psychologiques et les processus métaphoriques et métonymiques qui participent à l'inspiration du créateur et à la mise en place de la composition picturale.



Le livre paraîtra en co-édition l'Harmattan-Penta. Il sortira en librairie courant juin. Signalons qu'une grande exposition consacrée à Yves Tanguy est organisée au musée des beaux-arts de Quimper à partir du 29 juin. Le livre sera disponible à la bibliothèque du musée et les commandes seront possibles en ligne : <http://www.editions-harmattan.fr>

Josick MINGAM
CMPP Jean Charcot

Yves Tanguy surréaliste

« La conviction du jamais vu »

Essai psychanalytique

« La conviction du jamais vu »... C'est ainsi que Max Ernst, reprenant Rimbaud, qualifia un jour la peinture d'Yves Tanguy. Elle fait écho au sentiment de certitude du « déjà vu », l'insistance de la répétition, le retour de l'étrangement inquiétant (Freud). Entre le poète qui « dit tout de même les choses avant les autres » (Lacan) et le lecteur, s'interpose l'œil du peintre. Qui mieux qu'Yves Tanguy, dont la peinture met le regard au cœur du désir, pourrait nous insuffler ce rêve qui nous féconde ? Celui d'un inconscient qui subvertit le monde, qui défecte sa part de folie, qui crée et défait les objets comme s'ils étaient des mots de rêves. C'est ce que l'écriture psychanalytique de Josick Mingam s'emploie à nous rendre par la mise en lumière d'un parcours labyrinthique qui, chez Yves Tanguy, abolirait l'espace et éterniserait le temps. En quête d'un lien immémorial avec un objet qui se dérobe, celui qui regarde se trouve suspendu à l'indéterminé.

Josick MINGAM est psychanalyste, membre adhérent d'Espace Analytique. Il exerce à Brest. Il a publié dans « Figures de la Psychanalyse » (Ères) et travaille particulièrement les rapports de la psychanalyse avec les arts et la problématique adolescente.

Couverture : Sans titre, 1927 (Adagp, Paris 2007).



9 782296 034457

ISBN : 978-2-296-03445-7

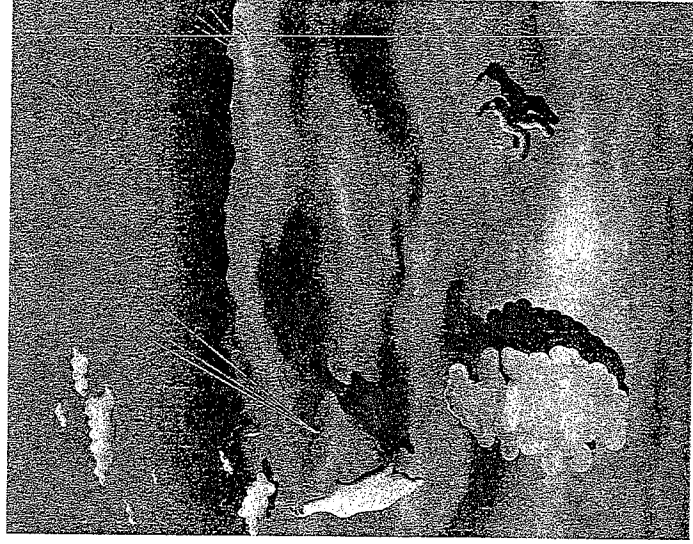
11 €

Josick Mingam

Yves Tanguy surréaliste

« La conviction du jamais vu »

Essai psychanalytique



Préfaces de René Le Bihan et Alain Vanier

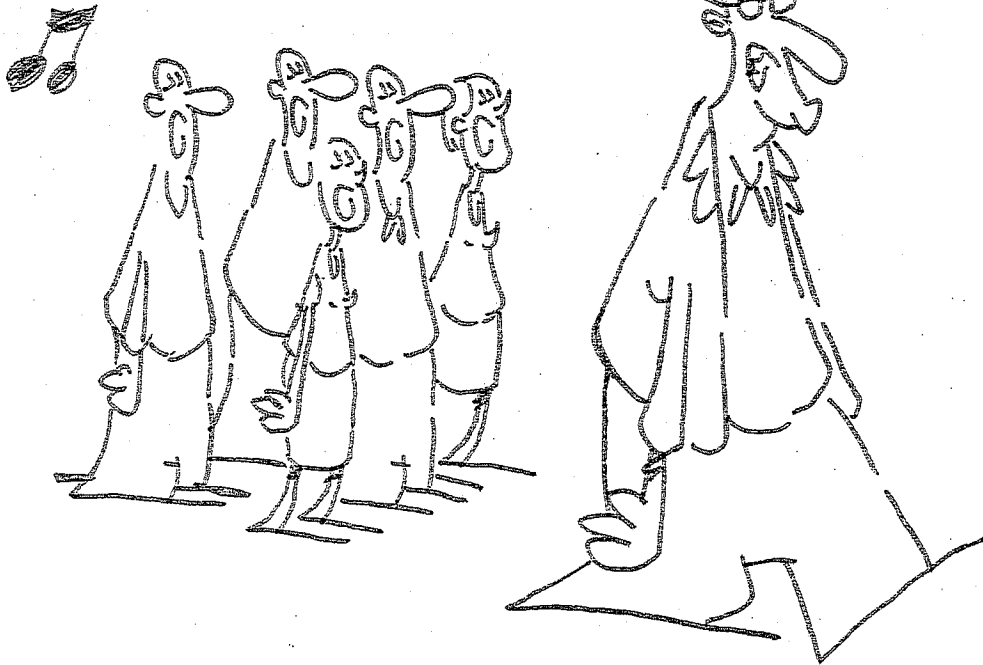


PENTA

L'Harmattan

♫
Ce n'est qu'un
au revoir
dominique
Ce n'est qu'un
au revoir ...

EN UNE DÉCENNIE À LA
SAUVEGARDE, Y'A QU'UNE
SEULE CHOSE QUI N'A PAS
ÉVOLUÉ ... LE PERSONNEL
CHANTE TOUJOURS
AUSSI MAL ...



1996 - 2007 : présentation mesurée d'une décennie

Il y a plusieurs manières de se regarder vivre (même en professionnel) comme il y a différentes façons de considérer ce que l'on produit directement ou indirectement.

Nous avons toujours proclamé avec un brin de provocation, à propos de la démarche d'évaluation de la qualité, qu'il n'y avait pas que la quantité. D'autant que lorsqu'on aime on ne compte pas...

Il est temps de se démasquer et de confesser que nous ne sommes pas indifférents à certains calculs... Ce dernier message sera justement un bilan chiffré, sans tenir pour autant des comptes d'apothicaires.

Commençons dans le registre du soft

- Les administrateurs : sachez qu'ils sont 42 à avoir apporté leur contribution, sur une durée plus ou moins longue, à la vie associative. Parmi eux nous aurons éprouvé 4 Présidents et effectué tout notre parcours seulement avec 2 administrateurs (JM NOEL et J. HERNOT). A ce jour, 13 administrateurs sont en fonction.
- Les salariés : ils sont aujourd'hui 240 présents dont 138 étaient en poste avant avril 96, soit presque 60 %. Cela témoigne d'une honorable stabilité professionnelle, voire, qui sait, d'un attachement à l'établissement et à l'association.

Mais on peut, pour le moins, en tirer une conclusion : les administrateurs sont plus solubles que les professionnels... à l'exception des directeurs. Il n'y en a plus un seul en poste ! Ça bouge... Ça change.

- Les usagers : la diversité de nos actions et de nos modes de prise en charge nous oblige à procéder à un inventaire à la PREVERT :
1 200 mesures, 10 900 séances ; 3 600 personnes prises en charge, 600 étudiants en formation... par an. Les usagers ne vieillissent pas dans nos Services, ils les traversent. La durée moyenne générale est plus proche d'une année que de 2 années. On n'est pas confronté au phénomène de sédimentation.
- Les actions-recherches : sur les produits financiers l'association a financé des projets d'action au bénéfice des établissements pour une valeur de 300 000 €. Cela commence à être significatif et c'est rappelé régulièrement à nos financeurs. C'est une certaine forme de redistribution de la richesse !

Aventurons-nous dans l'univers du hard

- La pierre : notre association sexagénaire se découvre une vocation de bâtisseur. A son actif on enregistre 6 constructions (annexe ITEP, SEMO, REPIS, CMPP, ITES GUIPAVAS et SAE MORLAIX), 5 nouvelles locations (SESSAD, ITES QUIMPER, DAD, CAFP et REPIS CARHAIX), 1 rénovation (SAE le Chatellier) et 1 acquisition (le Siège Social). Et ce n'est pas fini ! De nouveaux locaux sont en voie de concrétisation (ITES BREST, SAE BREST et SOAE - IOE)...

A noter que certaines de ces opérations immobilières ont été financées sur les fonds propres de l'association à hauteur de 538 000 € tout de même, pour le secteur en gestion contrôlée.

- Les ressources humaines : le nombre des salariés en CDI est passé de 196 à 240, soit une hausse de 22 %. Tout augmente... « *sauf le corps des femmes* » comme le déplore le poète, qui est un esthète !
- La dotation budgétaire : elle suit ce mouvement ascendant en passant allègrement de 9 à 16 millions d'euros, soit une progression de 78 %. Et pourtant, dans certains comptes, ça manque encore !
- Les outils devenus indispensables : le parking des véhicules a 20 places de plus (67 voitures), les quelques premiers ordinateurs de 1996 se sont reproduits pour former un troupeau de 71 unités, la flotte des téléphones portables a été inventée (46 appareils)... Comment pouvait-on travailler sans cette panoplie ?
- Le temps compté : celui-ci peut nous réserver parfois des surprises en fonction des indicateurs retenus. Nous limiterons notre échantillon aux rapports d'assemblées générales qui totalisent 1 100 pages de lecture, aux 392 h en Conseil des directeurs, aux 660 000 km parcourus par le Directeur Général et aux 924 repas « *d'affaires* » obligés (il serait inconvenant d'ajouter les boissons prises...).

Ces chiffres sont bien entendu à interpréter comme un ordre de grandeur indicatif. Toutefois ils nous paraissent suffisamment éloquents pour traduire d'une certaine manière un moment vécu (une décennie) de la vie institutionnelle de notre association. Je vous laisse le soin de faire l'addition en vous demandant de ne pas oublier le service.

Finissons sur un non-dit

N'y aurait-il pas des comptes qu'il conviendrait de ne pas tenir ? Par exemple, combien de fois le Directeur Général a-t-il employé les mots « dynamique, appartenance, management participatif, putain... ».

NB : Un dernier chiffre de poids : plus 16 kg. Ce passage laisse des traces !
Ça tombe bien, car comme l'écrivait René CHAR « ... laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver ».

Dominique ODOT

LE SENS D'UN ENGAGEMENT PROFESSIONNEL

Discours d'Yveline DEFOUR (éducatrice spécialisée au SAE de 1974 -date de l'ouverture du Service- jusqu'au 1^{er} avril 2007) prononcé le 17 avril 2007 à l'occasion de son départ en retraite.

Merci à tous d'être là.

Je me suis engagée dans ce métier par solidarité et par désir de responsabilité. Par attirance aussi vers le milieu ouvrier, dont je n'étais pas. Et vers les plus démunis dont j'étais, à certains niveaux, sans le savoir. J'ai découvert que le plus démuné n'est pas toujours celui qu'on croit, et que la richesse de la vie, le dépassement de ses impasses, est plutôt de ce côté-là.

Sans jamais quitter la préoccupation de plus de justice sociale et d'action collective, j'ai découvert l'intérêt structurant de l'institution, et de la hiérarchie. Je me suis, dans le même temps, rapprochée des autres, et de moi-même. Avec des conséquences importantes, concrètes, sur mes conceptions de notre identité et de notre pratique professionnelle.

Notre première responsabilité, selon moi, est de savoir qui nous sommes, et ce que nous faisons.

Dans un monde de plus en plus virtuel, dépersonnalisé, administratif, déresponsabilisé, cette présence habitée est devenue l'urgence.

- Nous intervenons dans un cadre judiciaire : au nom de la loi. Déjà, il y a matière à réflexion. Nous devons nous situer. Nous ne sommes ni à la place du Juge des Enfants, ni à celle des représentants de la loi chargés de l'appliquer. Par contre, elle légitime notre action. Elle nous contraint, comme elle contraint les familles dont nous nous occupons. Et comme n'importe quel citoyen. A ce niveau, il y a égalité (même le Juge a des comptes à rendre). Nous sommes placés en position de contrôle. C'est parfois tout ce qu'on peut faire, et c'est déjà utile : cette notion de loi induit celle de responsabilité parentale, c'est-à-dire de places différentes pour l'enfant, la mère, le père. Nous sommes amenés de cette façon à travailler très souvent la place du père, la fonction paternelle (de plus en plus intériorisée par les femmes, avec l'évolution de la société). Parce que c'est au père, à la fonction paternelle, que revient dans notre culture de permettre la sortie de l'enfant de la bulle mère-enfant. Avec cet interdit fondamental qui est celui de l'inceste. Les difficultés à ce niveau sont source de violence et de mal-être. Nous y sommes confrontés, le plus souvent indirectement.

- Pour favoriser des changements au profit de l'enfant, dans sa famille, ce qui est le 2° aspect de notre mission : il faut prendre le temps d'une nécessaire affiliation avec lui, et avec elle. Parce qu'aucun changement ne peut advenir uniquement de l'extérieur. Cette ouverture sur l'extérieur, qui peut être vécue dans un premier temps comme une effraction, est pourtant nécessaire pour que quelque chose se produise réellement.

Il faut du temps, et de l'engagement. Et parfois c'est impossible. Les rapports que nous faisons pour le Juge des Enfants sont pour le Juge, regardent au premier chef les parents, et rendent compte de nos choix et de nos efforts.

Notre premier partenaire est l'enfant (et il y aurait à dire sur les entretiens, et autres formes de contact, que nous avons avec les enfants). Mais sa famille est un système vivant, organisé, avec ses fermetures et ses ouvertures par lesquelles il faudra passer.

- On ne change pas parce qu'on l'a décrété. Nous ne faisons pas des autres ce que nous voulons, et c'est heureux. Et il faut pouvoir rester là, confrontés avec eux à la réalité, aussi longtemps que c'est utile pour l'enfant. Même quand nous nous heurtons à de l'impuissance, à de la déception. Et je sais que la fatigue peut être grande, parfois. Mais je sais aussi qu'en équipe, en supervision également, elle peut être partagée, et trouver un sens.

Il s'agit de leurs vies, nous ne faisons qu'y passer. Et elles débordent le champ de nos compétences.

Les enfants dont nous nous occupons sont les plus jeunes pousses d'arbres généalogiques qui ont pris racine dans des tourmentes intimes et sociales, dont nous ignorons une bonne part.

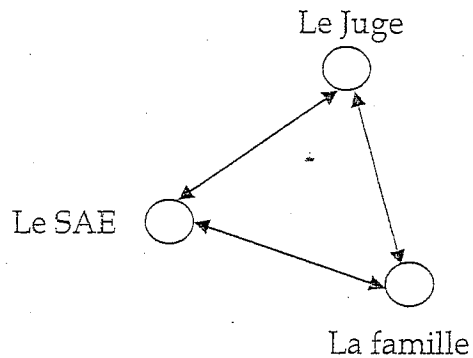
Et même quand nous nous prononçons pour la séparation, pour le placement de l'enfant, il ne peut s'agir de brutalité et d'arrachement. Si c'est ce sens là qui prévaut pour lui et ses proches, nous savons que cela ne fera que resserrer leur lien sur un mode entièrement défensif, en accentuant leur poids de souffrance. L'enfant n'aura de cesse de prouver sa loyauté et de réhabiliter ses parents, surtout dans les situations les plus aliénantes pour lui. Ou bien il courra longtemps après un enracinement quelque part, qui lui fera défaut.

L'enfant est sujet. L'enfant n'est pas un objet, pas même l'objet de notre sollicitude, bien intentionnée, bien sûr.

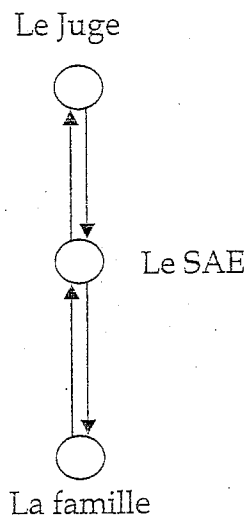
Je voudrais terminer sur deux schémas :

Sur le premier, à une époque, il y a eu consensus au SAE. Nous avons rejeté le deuxième.

Ils rendent compte tous les deux d'une position possible au Juge des Enfants et aux familles.



Avec une triangulation. Un espace pour les différentes interactions qui se produisent, dans tous les sens. Les positions sont aussi inégalitaires.



On voit bien le poids qui pèse sur la famille. Avec des interactions linéaires, indirectes. Une moindre mobilité, donc moins de créativité, moins de jeux, moins d'ouverture.

Bon courage !

Yveline DEFOUR
SAE

J'AIME – J'AIME PAS

« **La vie des autres** »

Film allemand de Florian Henckel, 2006

Lorsque Wiesler, impitoyable espion de la Stasi, la police politique de l'Allemagne de l'Est, accompagne au théâtre, un soir de 1984, son ancien condisciple devenu son supérieur hiérarchique, il ne se doute guère qu'il vient de signer son propre licenciement.

Dreyman, l'auteur-metteur en scène qu'il découvre ce soir-là, est un chouchou du régime, mais aussi un écrivain de grand talent, et encore un naïf qui se croit libre d'aimer sa compagne, de penser par lui-même, de défendre ses amis trop bavards. Wiesler, de toutes ses antennes de maître-espion, sent que cet homme est un ennemi, et il décide sur le champ de le surveiller personnellement. Dès le lendemain et en moins d'une heure, l'appartement de Dreyman est équipé de micros aussi invisibles que performants, et Wiesler, écouteurs aux oreilles, s'installe nuit et jour, comme une araignée, dans le grenier de l'immeuble.

Et nous, spectateurs scotchés à nos fauteuils, nous voyons, au fil des séquences qui s'enchaînent impeccablement, cet être malfaisant s'ouvrir au monde de la liberté, de la culture, de la tendresse humaine, au point de mettre au service du couple qu'il est chargé de dénoncer et de détruire, toutes les ressources de son « art » ténébreux : ce sont les services de la Stasi qu'il gruge, en prenant pour lui-même des risques insensés. Et nous sortons libérés et heureux de ce film qui, à le prendre comme un documentaire, est pourtant l'un des plus terribles que l'on puisse voir.

Françoise LAURENT
Administratrice

La direction de la Stasi, police politique, de l'Allemagne de l'est, s'intéresse à un auteur de théâtre et à sa femme. Leur appartement est truffé de caméras et leur vie est contrôlée jour et nuit.

C'est une tentation pour toute autorité de surveiller la vie des autres, de déceler dans leur façon de vivre quelque chose de non-conforme, c'est gagner du pouvoir, du moins essayer d'en gagner, car les purs ne se laissent pas compromettre.

Ce film est angoissant, parce qu'il fait toucher du doigt jusqu'où peut aller le pouvoir pour se maintenir.

Donc une réalisation efficace dont on sort avide de liberté.

Marie SIMON
SEMO

Je me marre, mais je me marre !

Le sport, en soi, c'est bien connu, c'est une école de la vie. C'est une pratique qui permet de se connaître et quand on le pratique avec d'autres, d'apprendre le respect des règles et celui des autres. Le sport, c'est aussi ce qui maintient tout individu en forme, en état de bonne santé. Notre médecin en particulier, et la médecine en générale, nous le conseillent fortement. Même si, avec l'âge, il faut adapter sa pratique sportive et ne surtout pas présager de ses moyens pour ne pas dire de ses forces. La pratique du sport, de tous les temps et depuis des siècles, conduit l'homme à se mesurer aux autres et au chronomètre. La performance est un des aspects de la pratique sportive. Quoi de mal à ça ? Quoi de plus naturel ? Rien bien sûr !

Mais je vous invite à y regarder de plus près.

Du temps de la Rome Antique, l'Empereur Jules César avait déjà perçu qu'il y avait une manière d'utiliser l'attraction populaire ; quand le peuple sentait que les choses n'allaient pas comme il le voulait, ou tout simplement, lorsqu'il commençait à grogner parce qu'il avait faim. Jules César avait perçu qu'il pouvait occuper le peuple en le détournant de ses préoccupations en lui offrant les jeux du cirque. Et le peuple était content.

Les dirigeants de ce monde à l'identique de Jules César, ont également perçu tout l'intérêt du sport dans ce qu'il peut procurer de performance et de gloire. Déjà en 1939 le sport est devenu un enjeu de suprématie. Rappelons-nous des jeux de Berlin qui se devaient être à la gloire d'un des plus grands dictateurs de notre monde et proclamer la suprématie d'une prétendue race sur les autres.

Mais malheureusement, l'histoire ne nous convoque pas à plus d'humilité au moment d'en tirer toutes les leçons.

Aujourd'hui, les médias ont pris le relais, et de nombreux sportifs sont prêts à tout pour figurer au haut de l'affiche. Quel qu'en soit le prix, au prix de leur propre vie.

Toujours plus haut, toujours plus vite, toujours plus loin. À ce petit jeu, certains sont plus habiles que d'autres.

J'en veux pour illustration le cyclisme et à l'exemple du tour de France. Lorsque l'on mesure les performances des coureurs en général et de certains en particulier, l'on ne peut que s'interroger en toute légitimité. D'année en année, ils vont de plus en plus vite, ils effectuent la grande boucle à un rythme d'enfer et j'entendais un commentateur nous dire qu'ils (les coureurs) allaient aussi vite, sinon plus vite, qu'un vulgaire vélomoteur.

Un vélomoteur ? Mais c'est fou, on n'ose à peine imaginer !

D'accord, la technique a fait d'énormes progrès, le matériel n'a plus rien à voir avec celui de monsieur tout le monde. Le vélo d'Armstrong, peut se soulever avec un seul de nos doigts. Mais quand même.

Les technologies les plus novatrices se sont mises au service du cyclisme comme d'autres sports. Ceci est indéniable. Les conditions d'entraînement et la préparation physique ont chacune pour ce qui les concerne, contribué à accroître les capacités musculaires et respiratoires des coureurs cyclistes.

Mais tous ceux qui font du vélo, occasionnellement ou de manière régulière, savent quel sport difficile et contraignant il représente.

De cet été, tout le monde a en mémoire l'étape douloureuse et pénible de celui qui était donné battu parce que « largué » et au bout du rouleau par la difficulté de l'étape et aussi parce qu'il était dans un jour sans, comme disent les connaisseurs.

Je ne vous donne pas le nom de ce coureur, tout simplement parce que tous ceux qui suivent le cyclisme et le tour de France l'on en mémoire, et je ne souhaite pas être l'objet d'une plainte pour diffamation alors que l'union cycliste internationale n'a pas encore pris de sanction à son égard.

Revenons à ce qui nous préoccupe, ce jour-là, celui qui sera le vainqueur du tour de France est dans les « choux », il a perdu l'étape et il a perdu la course. Rien de grave en soi, pour nous simple spectateur. Mais les intérêts sont colossaux, les pertes abyssales. Le lendemain, nous allons assister à ce que personne ne pouvait prévoir. Une renaissance. Ce n'est plus le même homme, pas celui de la veille. Il est méconnaissable. Toujours dans une étape de montagne, de celle qui vous « casse » les jambes : il laisse sur place tous ses rivaux directs. Non seulement il refait son retard de la veille, mais il leur en met « dans la vue », de telle sorte qu'il se met à l'abri de tout retour éventuel et gagne l'étape et le tour ce jour-là. Tout le monde est sans voix, admiratif, élogieux, avec des qualificatifs aussi éloquents les uns que les autres. Pas une voix pour s'interroger ou émettre un doute. Cela ne se fait pas, ou l'on passe pour un mauvais joueur. Armstrong, le fameux vainqueur de sept tours de France ne l'avait-il pas dit à l'attention de certains commentateurs sportifs français.



Patatras ! Voilà que début Août, le tour est fini depuis le 23 juillet, on nous informe que le dernier vainqueur de l'édition 2006 a été contrôlé positif ! Il se serait dopé. Il demande une seconde vérification, elle est également positive. Son mécène se retire de la compétition, son équipementier l'exclut et lui, continue de jurer qu'il y a erreur à son sujet et qu'il est de toute bonne foi.

Moi, je me marre, mais je marre ! Il y a longtemps que le doute s'est installé en moi. Je regarde, j'admire, mais je ne demeure pas dupe de ces jeux du cirque. L'on voudrait nous faire croire que ces grands coureurs ne se dopent qu'à la vitamine C et au jus d'orange que l'on ne s'y prendrait pas autrement.

Allez, circulez ; les jeux sont finis, pour cette édition et à l'année prochaine pour un nouveau numéro.

Gus « le guetteur »

Dites le en musique... rencontre avec trois collègues musiciens.

Commençons en fanfare avec notre collègue Henry Quémard

C'est d'abord à travers l'animation de clubs sportifs, et de nombreuses colonies qu'il se découvre la fibre éducative. Il entre en formation à Rennes en 1975. Diplômé, il entame ses premières gammes dès 1978 à l'externat de l'IME de Loudéac durant 6 ans. Il peaufine par la suite sa partition à l'internat du foyer Don Bosco durant 7 ans. Il découvrira alors son point d'orgue en avril 1992, puisque c'est à cette date qu'il est embauché au SEMO pour ne plus décrocher car à la recherche justement de la croche (pour les néophytes, la croche correspond à la moitié d'une noire qui elle-même, vaut un temps...).

Donc, vous l'aurez deviné, Henry est sensible à l'harmonie, vous savez en musique, ces sons agréables à l'oreille.

Il faut dire qu'il est tombé dedans dès son plus jeune âge. C'est au collège en 6ème qu'un professeur d'anglais l'entraîne dans une fanfare. Henry se met au saxophone alto et par la suite au saxophone ténor. Il se souvient de la fierté des uns et des autres défilant presque au pas cadencé ; en rangs d'oignons, bien rangés. Il s'agissait alors de faire honneur à l'établissement scolaire représenté.

Puis évidemment il y eu la pause des années adolescence (toujours pour les néophytes, la pause est le silence correspondant à la durée d'une ronde qui elle même vaut deux blanches ou quatre noires). L'adolescence... d'autres centres d'intérêts, finir ses études. ... puis faire une formation. Ce fut presque d'innombrables soupirs tant la pause dura. Il fallut attendre le coup de baguette, à moins que ce ne soit l'angoisse du temps suspendu qui le poussa à une reprise à 40 ans. Il reprend des cours et retrouve son saxophone ténor en jouant dans une fanfare à Plabennec. Mais voilà que le rythme au SEMO était trop rapide. Nouvelle pause. Le temps justement de trouver sa propre cadence pour reprendre en 1997 en orchestre à Gouesnou au saxophone baryton.

Septembre 2003, il intègre la section fanfare de « la légion Saint-Pierre » : le groupe FANFARNAÛM. Une bande de joyeux fêtards composée de vingt-cinq musiciens. Un groupe qui a la spécificité fortement appréciée d'avoir en son sein huit accordéons diatoniques. Mais n'allez pas croire que la fanfare ce n'est que de la rigolade et que c'est fastoche. C'est une astreinte quotidienne, une exigence d'entraînement, des répétitions pour être au plus près de l'harmonie avec les autres. Tel un artisan, Henry cherche la finition, le travail bien fait. Il fait part de cette expérience comme outil formidable d'intégration, de rencontres. C'est aussi cela la beauté de la Bretagne : sa diversité culturelle et son ouverture aux autres. D'ailleurs, peut être en avez vous entendu parler : c'était le week-end du 17/18 mai 2007 le *festival des fanfares* à Ouessant et Brest : Henry y était : ça a décoiffé grave.

En guise de point final, depuis deux ans, Henry visite quelques standards de Jazz en attendant peut-être bientôt le Big Band Jazz

Tendez l'oreille.

Poursuivons en chants marins avec Thierry Tichit

Après un C.A.P. de mécanicien et quelques diverses expériences professionnelles, c'est à Saint-Germain-Laxis en Seine et Marne, que Thierry Tichit découvre et s'engage dans le travail social. Il s'aguerrit à la dynamique de groupe à l'internat de la Sauvergarde «Le logis». Il y sera moniteur éducateur avant d'entamer une formation d'éducateur spécialisé. Durant six ans et demi, il poursuit sa carrière en tant que chef de service puis directeur au C.H.R.S de Colombes. Passionné de voile et de bords de mer c'est tout naturellement qu'il arrive à Quimper fin 1999 pour prendre la direction et restructurer l'internat de la Sauvergarde, Ar'Spi, qui évoluera vers ce que l'on connaît aujourd'hui sous le nom du DAD (Dispositif d'Accueil Diversifié). Par ailleurs Thierry Tichit est directeur du CAFP (Centre d'Adaptation et de Formation Professionnelle).

La musique, Thierry est tombé dedans quand, au fin fond de la Corrèze, le grand-père, puis le père entamaient un petit air au son d'un accordéon diatonique. C'est spontanément et avec plaisir qu'à son tour il passe les bretelles. Il est autodidacte et à 12/13 ans se débrouille déjà pas trop mal. A 17/18 ans il découvre la guitare qui deviendra un support oh combien précieux avec les pensionnaires du «Logis» à Saint-Germain-Laxis. La rencontre avec quelques collègues musiciens va pousser à la constitution d'un petit groupe festif à tendance Jazz qui aura l'occasion d'animer sur Radio FM Melun une des premières fêtes de la musique et ce, s'il vous plaît en présence de Jean-Jacques Goldman.

L'arrivée en Bretagne en 1999 va permettre la rencontre d'un premier groupe de chants marins, puis d'un second. Depuis maintenant quatre années il est avec « LES COPAINS D'ABORD », groupe de sept musiciens. Après l'accordéon diatonique, Thierry a élargi ses horizons avec la découverte de la mandoline et du bouzouki. A son tour, il découvre peu à peu un outil formidable de convivialité et d'intégration en Bretagne. Dès qu'il y a un son d'accordéon dans la moindre petite fête de quartier, spontanément, les gens s'approchent, écoutent, et n'hésitent pas à entonner un petit air connu.

Mai 2006 le groupe sort son premier album «*Escale à Menez Groas* » chants marins et chants festifs. Mention spéciale pour le titre N°3 « Le petit Fanch » écrit et interprété par Thierry, avec une vision réaliste du métier de marin et beaucoup de sensibilité. Le groupe devient exigeant et s'équipe. C'est ainsi que, peu à peu, suite à la rencontre avec l'ancien régisseur du Théâtre de Quimper, le groupe prend conscience de l'importance des jeux de lumière sur scène. Pour 2007 un saut qualitatif dans la mise en scène sera l'objectif. Chaque année c'est entre 15 et 20 soirées qui sont programmées entre mi-mai et mi-septembre Venez voir et surtout...

Tendez l'oreille.

Concluons notre partition par une ballade en Irlande avec Philippe Solmiac

Après une carrière dans la marine, Philippe entame une formation d'éducateur spécialisé à l'ITES de Brest. Diplômé il sera de la bagarre des dernières nuits d'internat en partant du foyer de Kervouigen, en passant par le foyer du Loc'h, puis Ar'spi. Il a participé à l'élaboration et à la mise en oeuvre du service du Dispositif d'Accueil Diversifié (DAD) avec l'ensemble de l'équipe.

C'était au foyer du Loc'h : je me souviens de quelques soirées : deux étages... deux longs couloirs, de part et d'autre des portes de chambres... des ados qui aimaient bouger, souvent bruyamment... des bousculades... des coups de gueules... des cris... des énervements... Puis en bas, parfois dans le bureau des éduc, souvent dans la grande salle à manger... Le son d'une guitare.. C'était Raymond, ou alors le grand René, mais aussi Philippe. Les jeunes descendaient alors les uns après les autres, s'asseyaient autour de Philippe et écoutaient.

A l'étage les portes ne claquaient plus, certains lisaient paisiblement sur le lit, attentifs au son qui montait. Philippe déroulait tranquillement ses arpèges. Peu à peu la sérénité venait et avec elle, la certitude d'un coucher calme.

Des années plus tard, n'ayant plus de jeunes à bercer, à la suite d'une restructuration de l'internat, Philippe a continué à perfectionner sa pratique musicale. Il fait désormais partie du groupe CLAN D'OICHE en tant que guitariste. Ce groupe se forme en 2000. Il réunit autour de la passion de la musique irlandaise, six musiciens et quelques danseurs.

Décembre 2003 voit la naissance du premier album "*Clan d'Oiche*" musique et danse traditionnelles irlandaises. Avril 2006 sortie du deuxième album "*Clan d'Oiche*" : *Two o'clock*. Durant l'été le groupe programme une tournée avec plusieurs dates : A vos agendas ! (clandoiche@wanadoo.fr).

Philippe est accompagné notamment par son fils Antoine à qui il a transmis la fibre musicale et qui joue remarquablement du violon.

Et le mieux pour vous en rendre compte, comme Philippe n'aime pas trop parler de lui, c'est : ...

Ecoutez et tendez l'oreille.

Charles DELAUNAY
DAD

LE SENS DE L'ACTUALITE

La vie des établissements

PUBLICATION

RESPONSABLE DE PUBLICATION

Dominique ODOT, Direction Générale

COMITE DE REDACTION

Michel	BELLET, Conseil d'Administration
Christine	BERTUCCI, ITEP J-L Etienne
Patrice	QUENTREC, SOAE
Elisabeth	PRONOST, Direction Générale
Laëtitia	DEGOUYS, ITES
Charles	DELAUNAY, DAD
Jean-Marie	DUCHEMIN, REPIS
Raymond	JABLY, Conseil d'Administration
Françoise	LAURENT, Conseil d'Administration
Marie	SIMON, SEMO

DESSINS

Eric APPERE

Kaléidoscope



Kaléidoscope est édité par l'association pour la Sauvegarde de l'Enfance, de l'Adolescence et des Adultes du Finistère

14 rue de Maupertuis, 29200 Brest

tél. 02 98 42 19 42, fax 02 98 42 11 86, e-mail : dg@adsea29.org, site web : www.adsea29.org